

"Narkissos' u Naskelen"

### LES MASQUES DE NARCISSE

1. Tout a commencé par une blague. Une réponse que j'ai donnée un jour en plaisantant un peu à une question qui m'a fait rire : « Est-ce que vous parlez de vous-même dans vos livres ? » Oui, lorsque je le trouve.

Les livres disaient : « On ne trouve pas son soi, on le constitue, on le crée, on l'invente. » Je vais commencer par là : « Moi, je suis moi-même qui est raconté. »

2. On invente « le soi » à partir d'un délire prolongé, d'une ombre géante projetée sur le mur, de résonnements, de réfléchissements, de silences... De la solitude d'un corps-mort.

3. Se raconter... Est-ce un débat obstiné que l'homme mène pour trouver son « moi » caché dans sa propre solitude ? Est-ce la perte de l'innocence, un suicide reporté, un défi contre le monde – ma vérité face à la tienne ? Notre libération ou alors notre plus vieille détention ?

Je questionne le mausolée vide que j'ai constitué par les mots.

4. C'est ainsi que cela a commencé. Lorsque je me suis mise à écrire au sujet d'une femme racontant son « soi », sa vie et sa mort... Elle n'avait pas encore de nom, je ne sais pas si c'était un masque d'écrivain qui parlait au nom de tout le monde. Conformément à sa création, elle était sexuée et mortelle. Je sentais, d'une manière vague, que je devais

structurer pour elle une langue à double sexe. Et pour qu'elle puisse continuer à se raconter, qu'elle se souvienne qu'elle était mortelle, qu'elle l'oublie, qu'elle s'en souvienne... Lorsque j'allais trouver son nom, son histoire allait se compléter.

5. Le premier nom m'avait été donné par hasard. Pourquoi avais-je choisi Rio de Janeiro parmi tant de villes qui m'avaient traversée, parmi tant de lieux où j'étais morte et qui étaient morts en moi ? C'était la ville des gouffres, des aigles et des cadavres, elle rappelait la vie, elle était aussi blessée que moi, avec sa misère et sa somptuosité, elle ressemblait beaucoup à l'« être humain ».

La sagesse Indienne a constaté que le chiffre de l'Homme n'est ni le un ni le zéro mais le deux...

Quant à l'Égypte ancienne, elle parle du « Mystère des deux Associés ».

Rio de Janus : le ruisseau du dieu à double visage, l'un tourné vers l'avenir et l'autre, vers le passé. Un labyrinthe formé dans le temps et dans l'espace, rempli de cris, d'angles morts, de prédilections, le Pays des Morts, l'appel de la jungle et de la nuit, la victoire du chaos.

Si tu pénètres dans la jungle pour te chercher, tu te trouveras. Mais pour en ressortir il faut que tu abandonnes ce que tu as trouvé de toi.

6. J'ai trouvé le nom de la femme, ou plus exactement elle a accouru vers son nom : Özgür. En interprétant chaque signe, en l'expliquant, en donnant le sens aux mots et les mots aux sens, en écrivant, en effaçant, en réécrivant, Özgür a toujours poursuivi sa propre histoire, son propre destin, son ombre.

7. Il fallait, comme le nécessitait son rôle, comme l'exigeait la littérature, que je lui fasse porter la réalité d'une personnalité. Cependant, elle allait aussitôt se diviser en deux, en individu et chose, se faire « double » en se désagrégant

dès sa création, être aux troussees de Ö. Jusqu'à ce que ce masque, avec toute sa lourdeur, les entraîne toutes les deux vers la terre...

8. Sur un temple d'Osiris il est inscrit : « Je suis tout ce qui a été et tout ce qui sera et jusqu'à présent aucun mortel n'a pu apercevoir mon visage sans masque. » Osiris est le dieu de la mort et de la renaissance, comme Dionysos. Dionysos aussi porte toujours un masque, il a parfois l'apparence d'un homme, parfois celle d'une femme, c'est un dieu délirant, il meurt et ressuscite à chaque fois. Les deux dieux sont divisés, Orphée de même...

9. Pourquoi Özgür est-elle morte ? Ou alors, qui est-ce qui était mort ?

N'y a-t-il pas de différence ? Puisque Toi et Özgür, vous racontez le moment de la mort avec les mêmes phrases. Ou bien, est-ce le rêve d'une libération quand celui qui meurt raconte sa mort ? De quel côté de la mort se trouve l'auteur de ces phrases ?

Je sais seulement que je suis dans le vide où résonnent ces questions. Le moment où Özgür se retourne derrière elle comme tous les Orphée, c'est le moment où elle a achevé de se raconter, où le concept d'individualisme s'est refermé sur soi, où la conscience d'être mortel donne un coup fatal. Lorsqu'Özgür devient « özgür<sup>1</sup> », elle devient le sujet d'un mythe beaucoup plus ancien qu'elle, car être soi-même, c'est mourir. Ce n'est qu'en mourant que l'on devient « unique », que l'on devient sa propre histoire à jamais immuable.

Pour cette raison, l'écriture est toujours condamnée à mettre un masque face à la mort.

10. Le moment de l'union absolue est le moment de désagrégation absolue. Quand le « moi » fond dans l'autre c'est le moment où la vie et la mort, le passé et le futur, le narra-

1. Libre. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

teur et le narrataire, l'histoire et la réalité, l'image et le regard se rejoignent : un inachèvement que seul l'infini peut briser.

11. C'est-à-dire l'amour ? Cet amour qui se dévoile grâce à la conscience de la mort, il est pour qui ou pour quoi ? Ta propre musique ? Pour ta musique ? Ta création, ton image ? Pour ton « toi » qui est dans l'autre, est-ce un amour de l'Autre ?

Pour te raconter tu dois raconter le monde entier. Le monde qui t'efface au fur et à mesure que tu en parles... C'est-à-dire pour pouvoir te raconter, tu dois épuiser le monde entier. « L'amour » est l'un des noms de cette perte.

12. Mais alors pourquoi écris-tu ?

Je suis prête à être effacée sauf si je n'ai jamais été enregistrée.

Tu te penches sur le ruisseau, tes regards sont profonds, fixés vers l'obscurité sans fond, tes paupières de verre se referment sur elles-mêmes. Lorsque tu ôtes ton masque, les eaux entrouvrent la porte de l'infini hostile, rempli de secrets et moi, je sais que pour toi le temps, c'est-à-dire la disparition signifie la métamorphose en un nom de fleur. Rien qu'un nom de fleur... Si tu le veux, appelons cela pour le moment « tout », tout ce que tu as perdu.

13. Qui es-tu, toi ?

Je suis l'écho qui parle en toi. Je suis toi que l'on ne peut raconter par des mots, un silence muet... Et jusqu'à présent, nul être mortel n'a pu apercevoir mon visage SANS MASQUE.

## LA CONVERSATION DE L'ERMITE AVEC SON ÂME - I

*La mort qui m'apparaît aujourd'hui*

*Est comme un malade qui guérit.*

*Comme la visite d'un jardin après la maladie...*

*La mort qui m'apparaît aujourd'hui*

*Est comme le parfum de la myrrhe.*

*Comme l'abri d'un voile sous un bon vent.*

La journée est longue, insistante, entêtée... Il existe des jours si résiduels que même le rayonnement du soleil paraît grossier. Le printemps est uniquement associé aux déceptions du passé ; quant aux visages humains, ils sont complètement menteurs. Vous le connaissez, ce sentiment d'être une terre où nulle plante ne pousse...

Parce que la vérité scintille subitement à travers la buée des songes, comme une dent aiguisée. Comme un lapin traqué qui ne peut détourner les yeux de la lumière, vous serez là, immobile, captivé par la réalité qui sourit en montrant ses dents.

« Debout ! », dis-je en me donnant des ordres. « Sors dehors ! » La vie est dehors et tu as sans doute déjà appris qu'elle est folle de rage contre ceux qui ne la prennent pas suffisamment au sérieux. Mais moi, tout ce que je veux, c'est rester allongée, pareille à une grosse amibe, dans ma liberté emprisonnée que j'appelle : « Ma maison » et dormir pen-

dant encore mille ans... Pourtant on attend de moi que je croie aux belles promesses de la vie, que je me laisse aller à son tourbillon sans aucune agitation.

Le fait d'accepter le monde tel qu'il est, de l'avalier sans le débarrasser des ses impuretés, de le porter en soi un peu plus longtemps, doit être chèrement payé. Tendre sa main vers lui sans se laisser prendre par le bras... Même ceci est une résistance en soi.

Maintenant tu sors dehors et tu laisses ta colère chez toi ! Plante un chien de garde devant ta vraie personnalité. Et à sa place, place une marionnette devant la glace, dépoussièrela, mets-lui son masque quotidien de dureté pour qu'elle puisse sortir parmi les hommes. Nettoie son visage, essuie ses larmes – pleurer est propre aux adolescents ma fille ! – Habille-la de vêtements conformes à l'esprit du dimanche. Équipe-la d'identités multiples afin d'en faire quelqu'un de toujours cohérent. Ensuite lâche-la dans les rues comme une lettre qui n'a pas été écrite, une feuille toute blanche et vide qui se trouve dans l'enveloppe. Laisse-la marcher silencieusement sur les trottoirs, mettre soigneusement un pas devant l'autre, passer docilement par les passages piétons, sourire à tout le monde, à tout ce qui l'entoure et ne serait-ce que pour une heure, permets-lui d'aimer tout le monde, tout ce qui l'entoure, d'accepter chaque morceau de sucre avec gratitude comme un cheval dressé. (À la fin, à force de prendre des mauvais chemins, elle s'animerait.)

C'est un voyage sans but. (Comme cette écriture. Il n'y a pas d'Histoire, pas de personnages ni de jugements. Ce n'est qu'un brouhaha indéfini condamné à être couvert.) Les chemins, les rues, les arrêts, les choses... Leurs traits de visage qui tombent comme des avalanches à la lumière aveuglante du jour, des sourires cirés, des mensonges... Est-ce que tout le monde est satisfait de soi ? Du monde ? De ce monde à genoux devant la cruauté ? C'est sans doute ce qu'ils appel-

lent l'attachement à la vie, n'est-ce peut-être qu'une habitude ou un réflexe.

Les chemins, les rues, les traces qui mènent au-delà des visages humains... Ceci est définitivement un voyage sans but. Car si tu te fixes un but tu ne vois que ça et tu manques tout : les racines âgées de mille ans, les pierres aux reflets d'or, les rochers qui pleurent, les ramifications, les gouffres, les appels obscurs, incompréhensibles... Pourtant peut-être que ta véritable histoire est inscrite sur la pierre qui te fait trébucher. Tu dois te baisser et regarder, comme si tu regardais dans un miroir. Ce n'est qu'ainsi que tu entameras ton propre voyage sur les grandes voies du monde. Sur les terres arides, désertes, étrangères, ces terres qui appartiennent toujours à d'autres... On ne peut s'engouffrer dans la réalité comme une flèche qui bondit de son arc, il faut accepter de se diviser en branches, de se morceler, de disperser, de s'infiltrer par chaque fissure.

Personne ne peut fuir sans prendre le risque qu'on lui tire dessus. Mais qui mieux qu'un condamné peut connaître le temps ?

*Note : « La Conversation de l'Ermite avec son Âme » a été découverte sur un papyrus datant de l'an 2000 avant J.-C. Les quelques vers qui se trouvent au début du texte sont vieux de quatre mille ans...*

LA MAIN GAUCHE : Tu ne parles que pour entendre ta propre voix. Tu es si orgueilleux que tu ne peux pousser un cri. Tu regardes la face pailletée du monde, l'avenir... Cette face, elle est pour toi ! Moi, il me reste l'obscurité, les fossés, les poussières dans les cellules.

Pourtant je n'ai jamais tué. Ni béni... Sauf une fois. J'ai rêvé de saisir la lame de rasoir pour couper la veine qui te nourrit. Ce n'était qu'un rêve, un rêve secret. Tandis que toi, la seule réalité que tu vois, c'est la trace ensanglantée qui reste de moi sur le mur.



LA CONVERSATION DE L'ERMITE  
AVEC SON ÂME - II

Moi ? Je vais bien. Les affaires marchent bien. Tout va bien, tout n'arrête pas d'aller. Ah... Sauf que j'ai coupé mon doigt. C'était quoi le nom de cette ville, tu sais, il y avait une chambre d'hôtel très luxueuse, je t'en avais parlé, avec un bar américain, des fauteuils noirs, un four à micro-ondes, des coupes de champagne, c'était là... Tout cela, ça compense bien des choses, ces coupes etc., beaucoup de manques... C'est donc dans cette chambre, je n'avais pas cessé de l'arpenter jusqu'au matin comme un tigre dans une cage. J'allais et je venais d'un mur à l'autre...

Il y avait du sang partout dans la chambre.

Je vais bien, oui... Je n'arrête pas de marcher, comme tout le monde. Chacun sur son chemin, chacun continue de marcher. Et moi, ici et là, au hasard, juste au milieu, sur la circonférence... En trébuchant, en boitant, toujours en retard, toujours usée. Tu connais sûrement l'histoire des troupeaux et des loups, un philosophe a dit que tout s'écoulait, tout se transformait. C'est bien sûr vrai, l'homme n'arrête pas de mourir. Tout va bien. Tu sais bien, c'est un voyage, sans cesse vers des plus grandes profondeurs, je pense que c'est une métaphore ; quand l'homme perd son sens de l'orientation il n'arrive pas à discerner le haut et le bas et comme il se sent très léger il croit s'élever. Mais voilà,

la surface est trop lisse même si tu t'accroches avec tes griffes, tu glisses. En étant agrippé avec tes griffes... La vie est ainsi.

Tout va bien. Vraiment. C'est vert partout. Ma tête se renverse, je me suis endormie ; elle se renverse à nouveau, c'est toujours vert partout, je ne sais plus le nom de ces arbres, ils sont magnifiques. Des terres lisses, parfaites, comme des tableaux vus à maintes reprises. Il pleut depuis dix jours, toutes ces eaux, cette abondance, c'est pour que le monde soit vert, le ciel a des yeux infinis, gris et toujours clos, pourtant qu'y a-t-il à pleurer autant ? Le monde se renouvelle, c'est tout.

Moi ? Je me suis sans doute mal exprimée. Parfois, l'homme n'a pas la force, la force de faire des phrases, d'aligner les mots, les uns après les autres, les mots qui sont pareils à des gouttes de sang qui suintent d'une plaie. Qui remplissent la feuille de taches... Mais cette vie, cette vie que tu ne peux raconter quoi que tu fasses, elle passe, au hasard, en riant et en pleurant, en se cognant d'un mur à l'autre... Quand tout part pour ne plus jamais revenir, c'est là que... Bref. Oui je suis un peu tendue. Cela est sans doute dû à l'insomnie. Des nuits blanches. Tu t'allonges sur le lit, il y a de la clarté partout, infinie, la lumière froide du Nord, tu te réveilles, c'est la même clarté... Pourtant deux heures de plus se sont écoulées. Ensuite, d'un mur à l'autre... La nuit n'est pas terminée, pas encore. Ils disent que plus elle est blanche, plus elle est courte et tu y crois, tu penses lui échapper en restant éveillé, tu y parviens même avec autant de lumière, en restant dans la partie toujours sombre de la nuit... Pourtant chaque jour est un nouveau jour, n'est-ce pas ? C'est pour cela que je suis comme une débutante chaque matin. Tous les matins, drôle d'habitude, je me regarde dans la glace. Peut-être parce que j'ai du mal à voir si je suis là ou pas... Mon visage est comme du papier, tacheté... Les nuits sont très longues, tu le sais, même les

plus blanches. Ensuite je commence à chercher. Des sachets de thé, des cendriers remplis de mégots, des pochettes, des sacs, des cartes... Parfois, le soir, je descends dans le hall des hôtels pour chercher ce que les autres ont jeté, les masques que personne ne garde et qui, à force d'avoir servi, ont pris la forme de ceux qui les ont portés... Il faut que j'agisse avant les femmes qui viennent la nuit, tu le sais bien, ces femmes habillées en blanc dont les visages ressemblent aux chambres qu'elles ont nettoyées, une fois que leurs occupants sont partis. Et puis après, je retrouve mon identité, je l'accroche à mon col, drôle de détermination, qui sait ? La valeur des identités réside dans le fait que quand on les cherche on les trouve ; ensuite je commence à ramasser, des vêtements, des brosses à dents, des pantoufles, des taches, des mots etc. je regarde ma chambre une dernière fois pour voir si je n'ai rien laissé derrière moi, comme une cellule blanche, quelque chose qui ne peut être compensé ni remplacé ; seul mon visage est resté derrière moi, il me regarde du miroir, comme le mur, comme une nuit blanche, il me dit : « Il n'y a rien de ce genre. » Il n'y a rien de ce genre, tout passe, tout se renouvelle.

Moi ? Je vais bien. Vraiment... C'est-à-dire que... Tu le sais bien, il ne reste de moi que les taches de sang.

*La mort qui m'apparaît aujourd'hui :  
Est comme le lit d'un ruisseau,  
Comme un homme qui rentre chez lui après la galère.  
La mort qui m'apparaît aujourd'hui :  
Est comme un homme qui retrouve son foyer tant espéré  
Après de longues années d'esclavage.*